



JOEL SAGET/AFP

PAR NATHALIE AZOULAI

Elle écoute le ministre d'une oreille, il ne tarit pas d'éloges, bien sûr, comment pourrait-il? Une réussite admirable, un parcours sans faute, une femme d'exception, la première à recevoir une telle distinction. On se croirait dans un film américain, jusqu'à ce sourire fixe et ingénu qui tire sur ses lèvres depuis qu'elle est entrée sur la scène. Dans un moment, elle montera à la tribune. Dans un moment, elle prononcera son discours. Elle sera modeste et reconnaissante. Elle insistera sur la grandeur de sa discipline et de la France, sur son bonheur de les servir, mais elle ne dira pas tout. Elle enfouira l'orgueil, l'avidité, le combat. Elle ne racontera pas tout.

Au hasard, elle a tout juste 17 ans, l'année scolaire commence à peine. Le professeur finit d'écrire un énoncé au tableau. « Trouver une fonction à valeurs réelles, continue sur un ensemble dense dans \mathbb{R} et discontinue sur un autre ensemble dense dans \mathbb{R} . » Il pose sa craie, se retourne, dit, c'est difficile, je vous laisse deux minutes... si quelqu'un a une idée... qu'il lève le doigt. Il ajoute qu'on peut distinguer entre les rationnels et les irrationnels. Elle fixe l'énoncé blanc en plissant légèrement les yeux, elle entrevoit quelque chose, ne bouge pas. Puis ça va très vite comme chaque fois mais, à cette vitesse, elle doit opposer tout le calme, toute la lenteur dont elle est capable. Elle griffonne sur son cahier sans trop déplacer son poignet puis repose son crayon. Quelques secondes encore, elle suit les contours d'une tache sur la table, dans un sens, puis dans l'autre sens, et lève le doigt. Le professeur se hisse et se tortille pour apercevoir la personne au bout de la seule main qui se lève, loin derrière toutes les rangées. Adèle serre les dents, ne baisse pas sa main, pense aux gesticulations d'un suricate dans le désert. Combien de têtes aux cheveux courts et aux oreilles dégagées avant la sienne? Combien de nuques ensuite qui vrillent quand il dit, Mademoiselle...? Prinker, Adèle Prinker, répond-elle en deux temps, comme Bond, James Bond. Eh bien, mademoiselle Prinker, venez donc au tableau, ordonne le professeur, pour ainsi dire navré.

JEUX DE FILLES

Elle se lève, jambes flageolantes, genoux dévissés, pieds glissant le long des précipices qui bordent l'allée centrale. Elle a les cheveux courts elle aussi, un pantalon large, un sweat à capuche, des tennnis, les épaules tombantes, le buste cave. Comme eux, comme ses cousins, comme son père, quand ils jouaient aux échecs sur la table du salon et qu'elle se glissait entre leurs jambes, sous la table, camouflée, juste en dessous du plateau de leurs joutes, à les scruter ou plutôt à les deviner dans le noir pendant des heures. Elle avait pris cette habitude avec la galette des rois, allez, le plus jeune sous la table et, le plus jeune, c'était toujours elle. La fève, elle s'en fichait, ce qu'elle voulait, c'était recueillir la perle, la pépite et, dedans, le fluide. Le fluide? Quel fluide? demandaient ses cousines mais Adèle ne répondait pas et les laissait à leurs jeux de filles. Après quelques heures, on oubliait qu'elle était là, on finissait par la chercher partout et, immanquablement, on se le rappelait et elle sortait de sous la table, un peu hirsute, un peu groggy. On faisait semblant de s'étonner alors qu'en vérité tout le monde savait que la petite vivait dans une niche, le giron, les jupes de son père qui faisait des maths comme on fait des mots croisés, toute la journée, des maths et des échecs et qui, dès

qu'Adèle a été en âge, lui a ouvert toutes ses boîtes de jeux. « Tu vas faire de ta fille un garçon manqué », disait sa mère. « Les filles préfèrent les arts, la littérature », enchaînait sa grand-mère. Ce à quoi son père répondait invariablement: « L'égalité est à ce prix. » Adèle ne saurait toujours pas dire si l'égalité lui importait autant qu'il le disait, si elle lui servait à faire taire les femmes de sa famille ou si, n'ayant pas eu de garçon, elle était pour lui sa seule chance de transmission.

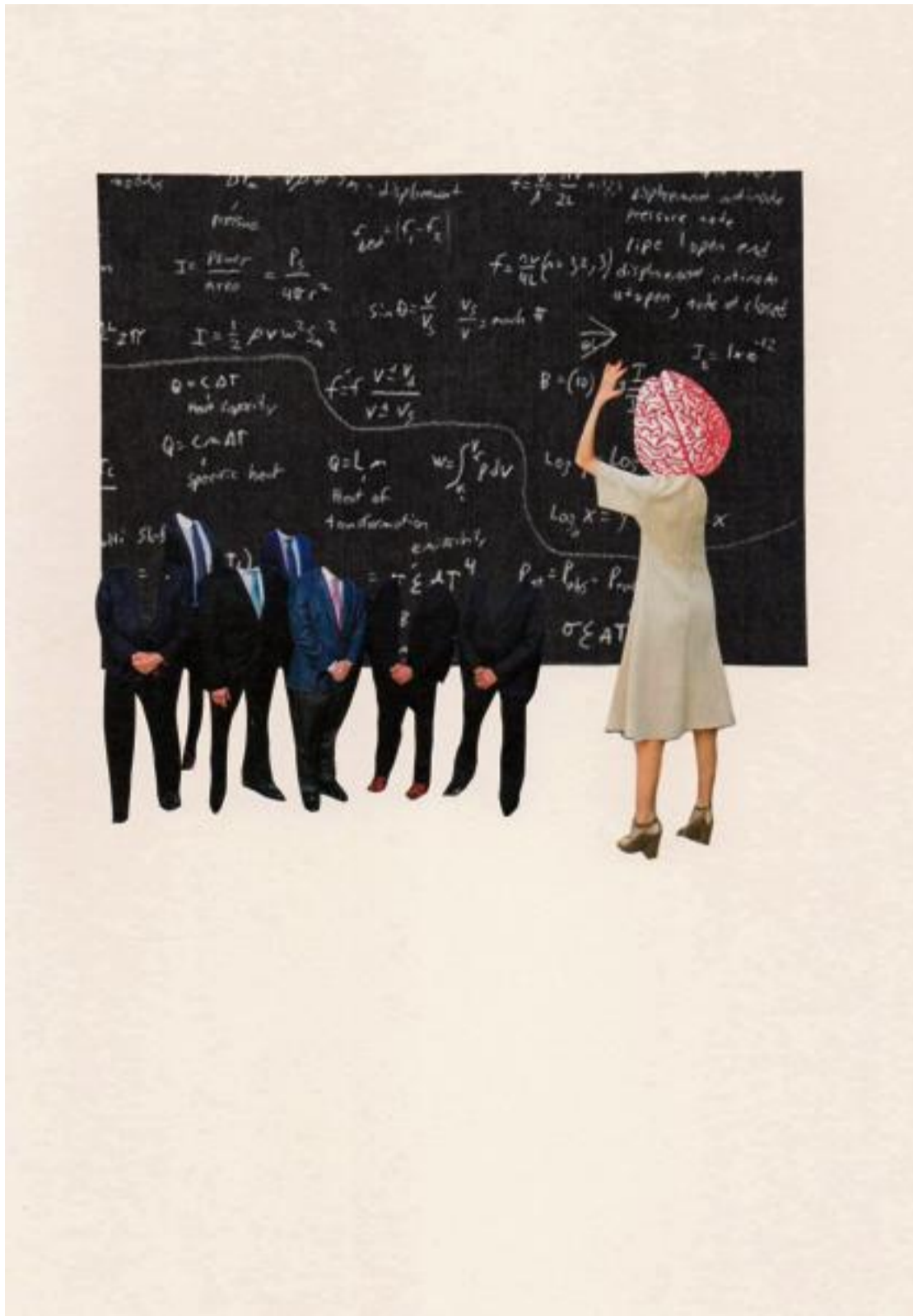
Elle continue d'avancer vers l'estrade, fixe l'énoncé au tableau, serre son idée contre elle et, sans tourner la tête, commence à percevoir très distinctement la forme des tables de part et d'autre de l'allée centrale. Elle ne savait pas qu'il y en avait autant, se met même à les compter. Les regards la visent et l'enserrent comme des lassos brûlants. Elle est tentée de remonter sa capuche pour qu'on ne voie pas sa rougeur mais non, elle garde les bras le long du corps, son idée sous son aisselle. Depuis les onze rangées qui bordent l'allée, à raison de trois élèves en moyenne par demi-rangée, au moins trente-trois garçons la fixent, la dévisagent et attendent qu'elle trébuche. Sans compter les quelques filles aussi égarées qu'invisibles. Elle connaît quasiment tous leurs prénoms par cœur tandis que le sien n'a jamais été prononcé, ou alors peut-être si furtivement dans un couloir qu'ils ont pu ne pas l'entendre, le confondre

avec un Adel sans conséquences. Quand elle a huit ans, son père lui explique qu'il l'a prénommée Adèle en souvenir d'Ada Lovelace, Ada surnommée elle-même « la princesse des parallélogrammes » par son propre père, mais à qui on a coupé ses ailes de mathématicienne tandis qu'Adèle peut déployer les siennes, et Ada avec des ailes, ça fait Adèle, claironne-t-il. A huit ans, elle s'entiche de cette ascendance fabuleuse mais elle entrevoit le péril: entrer dans le monde des hommes, la science, la mathématique, comme dit son père, et s'y plaire, même en y étant la seule. A huit ans, elle ne sait pas encore qu'en arrivant dans cette classe, au milieu des futurs princes de la nation, elle voudra être LA princesse, ni précieuse ni fragile, la seule, l'unique qui puisse jouer d'égal à égal. Elle et eux. Sans avoir à pactiser avec les rares autres filles de la classe, refusant même cette solidarité de pacotille qui la campe définitivement sur

l'autre rive ou pire, la menace de noyade. Adèle préfère affronter seule cette vague scélérate, ce mur de garçons, « trouver une fonction à valeurs réelles, continue sur un ensemble dense dans \mathbb{R} et discontinue sur un autre ensemble dense dans \mathbb{R} », en se répétant que si l'un d'eux l'a élue, son père, c'est qu'elle est éligible. Cherche toujours l'astuce, lui disait-il, et ils cherchaient ensemble jusqu'à ce qu'elle trouve et qu'il la fasse tourner dans les airs. D'une voix mal assurée, Adèle déclare: « Elle est nulle sur les irrationnels et en zéro... » « Plus fort ! ordonne le professeur. Vos camarades ne vous entendent pas. » « Elle est nulle sur les irrationnels et en zéro, vaut un en zéro, et vaut l'inverse du dénominateur pour les autres rationnels. » Adèle définit la fonction au tableau, sa main ne tremble pas, elle écrit et elle parle, sa voix ne tremble plus, la discontinuité en tout nombre rationnel puis, la continuité en tout nombre irrationnel. Quand elle a fini, elle ne se retourne pas.

Le professeur lui demande de se décaler vers la droite pour qu'on voie son tableau. Adèle n'est plus que sueur, sa peau entièrement fondue, elle va couler sur l'estrade si elle bouge, une flaque va descendre, se répandre dans l'allée centrale, napper leurs pieds, leurs chevilles. Elle se déplace lentement, tout doucement, sans tourner la tête de peur de croiser le regard du professeur qui scrute le tableau, sourcils froncés, puis déclare:

ELLE VOUDRA ÊTRE LA PRINCESSE, NI PRÉCIEUSE NI FRAGILE, LA SEULE, L'UNIQUE QUI PUISSE JOUER D'ÉGAL À ÉGAL. ELLE ET EUX



ROZENN LE GALL

Dans les jupes de son père

FÉMININES 216 « Le Monde » a proposé à six écrivaines de rédiger une nouvelle, fictive ou inspirée de faits réels, à partir du mot « féminité ». Aujourd'hui, le texte de Nathalie Azoulai

« Je crois que vous venez de réinventer la fonction de Thomae, mademoiselle. » Et tandis qu'il revient en détail sur la démonstration d'Adèle à l'attention des autres, d'une voix indécidable, il conclut, « Messieurs, prenez-en de la graine ». Adèle hésite entre l'hostilité et l'admiration, la certitude que ceux qui ont le pouvoir veulent toujours le garder et la soudaine générosité d'un professeur qui valoriserait, au-delà de tout, les capacités de l'esprit humain, qu'il soit d'une fille ou d'un garçon. Elle ne tranche pas mais se retourne enfin.

Devant elle, la houle est devenue mer d'huile. Elle a envie de hurler, de bondir dans l'espace, que son père la fasse tourner dans les airs mais elle garde son calme, redresse les épaules et repart vers le fond de la classe, dans la rumeur des chuchotements. Un sourire affleure qu'elle réprime pour ne pas paraître vaniteuse.

FAIRE COMME EUX

Dans l'heure qui suit, le monde change. Les plus beaux princes viennent la voir, lui parler, la regarder comme une créature rare, un cerveau d'homme dans un corps de fille, dit l'un d'eux. Adèle constate, étonnée, que ce prodige ne gêne pas les garçons, au contraire, puisqu'il est l'exception qui confirme la règle et qu'avec cette exception on peut certainement trouver de nouvelles sources de plaisir. La princesse ainsi adoubee devient reine et quitte pour longtemps le monde des filles ordinaires, en particulier celles qui réclament l'égalité à tue-tête. Pour être comme les garçons, leur répond Adèle, il ne faut pas leur crier dessus, il faut faire comme eux. Evidemment, pour toi, c'est facile, tu aimes les maths, lui rétorquent-elles, mais nous? Tu as pensé à nous? Elles la détestent d'autant plus qu'elle se laisse pousser les cheveux, les seins, prend les atours d'une féminité « dominée », mais Adèle s'en moque puisque c'est elle qui domine. Elle rafle la première place plus souvent qu'à son tour. Les garçons veulent la rebaptiser Carla en hommage à Carl Thomae, mais Adèle s'insurge, tient au prénom que lui a donné son père.

On lui fait signe, c'est à elle. Adèle se lève. Juchée sur ses escarpins, elle avance avec grâce et autorité. Quand elle a déployé ses ailes, elle a aussi décidé de chausser des talons d'au moins quatre centimètres en toutes circonstances, dix dans les grandes occasions, comme aujourd'hui, pour chaque fois créer la surprise, revivre le moment Thomae, qu'on s'étonne qu'une fille pareille ait un cerveau pareil. D'une voix claire et distincte, elle remercie le ministre, les institutions, son laboratoire de recherche, son mari, ses fils, Carl et Thomas, et, bien sûr, son père à qui elle doit tant. Elle croise son regard vitreux, y décèle encore l'étrange qui a illuminé sa vie, il m'a donné des ailes, dit-elle, mais l'émotion l'étrangle. Elle se reprend, ajoute que si elle en est là, c'est aussi grâce à une petite phrase qui lui est revenue à l'instant. Un jour, en classe, alors qu'elle vient de résoudre au tableau un problème réputé difficile, elle entend, en allant se rasseoir, quelqu'un qui murmure, agacé, « Quoi mais c'est une nana qui a fait ça? »

« Les choses ont-elles changé? », demande Adèle au public. « Peut-être, peut-être pas tant que ça, si ce n'est qu'aujourd'hui on ne dirait plus "nana", mais "meuf", il me semble. Oui, oui, conclut Adèle, c'est bien une meuf qui a fait ça. » ■

Le dernier livre de Nathalie Azoulai est « Juvenia » (Stock, 2020)

Prochain article *Réminiscence*, de Karine Tuil